

De la domination économique à la domination linguistique

La langue évolue. C'est un phénomène normal car il existe une corrélation entre elle et les faits sociaux. Elle est elle-même, en tant que communication, un fait social.

Des archaïsmes disparaissent pour faire place aux néologismes. Cette évolution qui s'est faite lentement au cours du temps n'a pas, jusqu'il y a une cinquantaine d'années, corrompu la langue française. Avant la guerre 40-45, elle jouissait d'un prestige dû à son rayonnement culturel et à sa portée historique. C'est en français que la Déclaration des Droits de l'Homme a été pensée et rédigée et que l'Internationale d'Eugène Pottier a été traduite en de multiples langues et a fait le tour du monde.

La politique coloniale française – et belge – lui ouvrit une étendue territoriale soumise à l'Administration de la Métropole et à son pouvoir économique ; elle fut imposée, il est vrai, mais c'est elle qui fut utilisée dans la résistance au pouvoir colonial et dans les luttes d'indépendance et qui devint pour nombre d'écrivains le moyen d'expression choisi. Voici ce qu'en dit Jacques Rabemananjara de Madagascar : « *Nous avons été tellement séduits par la langue française que c'est à travers cette langue française que nous avons réclamé notre indépendance. Débarrassée de toute connotation impérialiste et dominatrice, la langue française a été choisie par nous-mêmes pour être un instrument idéal, le véhicule qui nous permet de communiquer aisément avec des millions d'êtres humains et de lancer, de par le monde, notre propre message.* » et Raymond Chasle de l'Ile Maurice : « *Langue de toutes les succulences et de toutes les résonances, elle est, pour moi, le support privilégié de la mémoire, de la connaissance et du combat.* »

L'indépendance des colonies n'a pas réduit le champ de son usage. L'origine de son déclin se situe dans l'après-guerre quand la suprématie économique des USA s'impose à une Europe dont les structures ont été disloquées par la tourmente. Le plan Marshall, offert à l'Europe occidentale comme un généreux cadeau, mode d'expression de « l'idéalisme américain » et consistant, notamment, en d'importants crédits, fait de cette Europe le domaine privilégié des multinationales ayant leur siège aux E.U. La domination économique de ceux-ci s'accompagne d'une autorité politique et militaire - dont le résultat sera le « Pacte Atlantique » - et d'exigences culturelles. Aux E.U, la culture étant assimilée aux affaires et à l'industrie, elle devra endosser cette couverture commerciale en France, en Belgique, en Europe occidentale, reléguant les créations nationales au second plan et faisant fi de l'idée qui les soutint dans le passé, que l'Art n'est pas un moyen d'expression superficiel destiné à donner quelques couleurs au terne quotidien ou à lui ouvrir une porte vers l'évasion mais une nécessité dans son intention de sonder la vie, l'être humain et le rapport qu'il entretient avec le monde. Evidemment, l'importation des vocables anglais devait suivre celle de l'American way of life, éloigné de l'humanisme dont l'Europe s'était targuée - et se targue encore en dépit des réalités.- importation qui allait se développer au cours du temps pour s'imposer massivement, non seulement en France et en Belgique, mais dans l'Europe réunifiée.

L'universalité des USA était en projet depuis...1947. Dans son discours à Baylor University en mars 1947, le président Truman déclarait : « *Le monde entier doit adopter le système américain car le système américain ne peut survivre en Amérique que s'il devient le système mondial.* » L'ambitieux projet s'était donc réalisé. En Europe occidentale, d'abord, dans Europe unifiée, ensuite.

L'Europe n'est-elle pas une entité possédant, son caractère propre, son label, pourrions-nous dire ? Mais non ! Les pays européens se sont agglutinés sur base du système identique à celui des USA : le capitalisme monopoliste dont les éminences grises – les représentants des puissants lobbies (en français, groupes de pression) – soufflent aux membres de la Commission Européenne, les dispositions à prendre pour renforcer le caractère néolibéral de

la mondialisation et ronger l'indépendance des Etats.

La manoeuvre est d'autant plus facile que l'idée d'indépendance nationale, liée au patriotisme – entendu comme attachement au patrimoine culturel et historique de la nation - s'est progressivement émoussé pour s'effacer tout à fait devant les exigences du monde des affaires, Cet abâtardissement gouvernemental qui s'est étendu à tous les pays d'Europe repose sur les liens qui unissent la sphère politique à celle de l'économie dont la langue est l'anglais. Toute organisation : commission, conseil, administration ... entrant en relation avec le monde des affaires et de l'entreprise doit communiquer dans cette langue. Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il qu'elle élargisse ses avancées dans la vie civile. Les publicités, enseignes, emballages des produits de consommation sont en anglais, les textes d'information scientifique en anglais, les chansons diffusées dans les lieux publics et, la plupart du temps, par notre radio nationale sont en anglais. Nombre de vocables français ont cédé la place aux anglais dans les conversations courantes. Les citer demanderait des pages. Il est même de bon ton d'en émailler la conversation pour montrer qu'on n'est pas un béotien ignorant. Certains mots sont pourtant réducteurs du sens. Coach, par exemple, est mis à toutes les sauces, alors que les mots français : entraîneur, guide ou conseiller sont plus significatifs et conviennent mieux à certaines disciplines. Pourquoi demanderont certains s'inquiéter ou s'offenser de l'universalité que prend l'anglais et de la perte de terrain du français? L'anglais est si pratique, il vous conduit partout. Pourquoi ? Parce que la langue est une marque d'identité nationale, c'est elle qui nous restitue notre passé, notre cheminement historique, elle contient toutes les traces de notre patrimoine culturel. La soumission à une langue étrangère gomme cette identité ; c'est précisément l'objectif visé par les détenteurs du pouvoir économique qui voudraient faire de l'anglais la langue officielle de l'union européenne. La pensée unique devrait être soutenue par une langue unique dans laquelle nous ne retrouverions plus notre histoire et nos spécificités nationales. Ce ne serait pas la belle langue de Shakespeare ou de Byron, mais une langue qui véhicule le prosaïsme des affaires et réduit la Pensée aux normes qui leur sont utiles. La menace linguistique a un support idéologique et sociétal. La pluralité des cultures serait laminée par une industrie du spectacle uniformisée à un bas niveau selon un modèle anglo-saxon, déjà introduit dans les universités. Il faut en finir avec la tradition qui conférait au savoir une noblesse, à la pensée une envergure fondée sur un héritage millénaire et chargée d'humanité ; l'université doit copier l'entreprise, son but utilitaire et son projet de rendement ; dorénavant, elle doit répondre aux besoins de l'économie et fournir au patronat des individus à l'esprit pratique et conforme à « la culture d'entreprise », des managers qui constitueront la nouvelle élite.

Il est grand temps de prendre conscience que la défense de la langue française déborde d'une discipline purement linguistique, qu'elle s'assimile à une protestation contre un système économique et la sauvegarde de notre culture.

Mais le tout anglais n'est pas le seul facteur à porter des coups contre notre langue. Les autochtones la mutilent carrément en l'amputant de certaines syllabes. Ainsi, bon appétit devient bon app', bon anniversaire bon anniv', petit déjeuner petit dej, lave-vaisselle lavevaiss',

documentation docu, promotion prom', professionnel pro... Quand la publicité n'est pas en anglais, la tête d'affiche nous déclare « *Je suis café* » ou « *j'achète malin* »

Dans le secteur culturel, la considération pour notre langue a également disparu : Beaux-Arts devient bozar (presque bazar), la cinémathèque cinématek.

Quelle explication donner à ce raccourcissement du mot et à la maltraitance de la grammaire ? Est-ce l'intrusion de l'anglais dans notre langue qui la discrédite, de sorte qu'on puisse la traiter sans égard ? Est-ce un laisser-aller qui suit simplement la déglingue de la société ? L'envie d'être moderne ? Mais la langue n'a cessé de se moderniser au cours des

temps tout en préservant son élégance. Il est vrai qu'aujourd'hui, le bon goût est ringard, le bien parler serait donc passé de mode. Quant à bozar, comment le justifier ? Le mot représente une idée, et Beaux-Arts avait un sens, il était représentatif d'une discipline artistique, d'un lieu respectable. Dans bozar, cette considération a disparu.

Il est étonnant que l'appauvrissement de notre langue, que les attaques portées contre elle, d'un côté par le tout anglais, de l'autre par les dommages contre sa forme, ses nuances son sens ne produise aucun sursaut chez ceux qui en font un outil d'expression. Pas de réprobation non plu chez les enseignants, les universitaires. Nous subissons donc la paupérisation linguistique et culturelle comme la paupérisation économique. Si des Français, des Canadiens, des Suisses qui, eux, ont formé des associations de défense de la langue française nous demandent pourquoi cette passivité ? Répondons simplement : « C'est du belge ! »

Barbara Y. Flamand